

LE PERSONNAGE DU BRIGAND DANS LA LITTÉRATURE POPULAIRE EN PROVENCE : THEATRE, ROMANS, COMPLAINTES

On sait la place que le « récit de peur » tient dans la littérature populaire, qu'elle soit celle des contes oraux ou des histoires pour enfants. C'est de la même tendance à représenter ses propres angoisses que relève l'œuvre populaire s'inspirant du fait-divers criminel pour mettre en scène des épisodes frappant violemment la sensibilité de son public. A ceci près qu'il ne s'agit plus ici d'imaginaire pur, comme dans les contes, mais d'une transformation de faits réels. Il est donc intéressant, sur un phénomène aussi permanent que l'insécurité – et que la fascination pour le crime ! – de comparer ce qui fut dans la réalité, avec ce qui a été représenté, écrit ou chanté sur les brigands du temps passé.

Notre propos sera donc de recenser à grands traits la production littéraire populaire mettant en scène le hors-la-loi, d'examiner comment le personnage y est traité, et les raisons du succès, en Provence, de certains héros particuliers.

L'intérêt de cette étude est surtout d'observer la constitution de stéréotypes littéraires, car cette opération implique un choix de traits qui définissent un personnage, l'enrichissent peu à peu, et le fixent durablement ensuite ; de sorte qu'on peut, à partir d'exemples concrets, saisir le mécanisme d'une mentalité spécifique.

La légende de Gaspard de Besse

A tout seigneur tout honneur, Gaspard de Besse, notre bandit provençal, est celui qui a inspiré le plus d'œuvres. On peut recenser – sans certitude d'être complet – deux poèmes, huit romans, trois drames et un

film qui lui ont été consacrés ¹.

Dès le premier poème – en langue provençale et composé immédiatement après l'exécution de Gaspard – transparait une sympathie pour le personnage dont il convient de rechercher les motifs :

*Chacun dissiè, regarda ben
Vourrian que sieuessa innocent
Tant lou pauret a boueno mino*

car c'est un attrait qui ne fera que s'amplifier au cours de la constitution de sa légende durant deux siècles.

On constate d'abord que si la petite délinquance est odieuse à tous, le grand banditisme suscite souvent l'admiration, avec chez les auteurs une tendance à effacer les traits défavorables et à accentuer les traits sympathiques. Car, dans la gamme des crimes et des délits, on s'aperçoit qu'il existe, pour le public populaire, des actes plutôt tolérés, et des actes inadmissibles. Sont tolérés le vol sans violence, le vol d'argent public surtout, le meurtre par vengeance ; sont considérés comme inexcusables le viol, le meurtre par intérêt, l'empoisonnement, l'incendie volontaire.

Dans les premières œuvres, Gaspard de Besse est présenté comme la victime d'une sorte de fatalité et d'attraction pour la vie facile. Il est jeune, séduisant, il a de l'aisance. Il est certain aussi que le vrai Gaspard ne s'attaquait ni aux paysans (dont il attenait une certaine complicité ou du moins une non-dénonciation), ni aux professionnels du voyage (postillons, muletiers) qui vraisemblablement le renseignaient ².

1. *Poèmes : Gaspard de Besse*, pouemo en tres chants su la priso, la conduito cis presouns d'Al et l'execuciuon de Gaspard de Besse. Aix, 1781 – Paul Roman : *Gaspard de Besse* (resté inédit).

Romans : M^{me} Charles Reybaud (Fanny Arnaud) : *Misè Brun*. Hachette, 1860. – A. Dominique : *Mémoires de Gaspard de Besse*. Marseille, Samat, 1869 ; *Le bâtarde de Gaspard de Besse*, feuilleton du Petit Marseillais, 1870. – Paul Bosq : *Gaspard de Besse, ses aventures et ses exploits*. Marseille, libr. du Petit Journal, 1870. – Paul Bosq et Théodore Henry : *Les treize femmes de Gaspard de Besse*. Paris, libr. nationale, 1882. – Jean Aicard : *Un banditi à la française, Gaspard de Besse, raconté aux poilus de France* par Jean d'Auriol. Paris, Flammarion, 1919 ; *Le fameux chevalier Gaspard de Besse, ses dernières aventures*. Paris, Flammarion, 1919. – Jacques Bens : *Gaspard de Besse*. Paris, Ramsay, 1986.

Drames : Théodore Henry : *Gaspard de Besse*, drame en 5 actes et 8 tableaux/Marseille, Gymnase, 30 janvier 1875/Marseille, Samat, 1875. – H. Mireur : *Gaspard de Besse*, comédie en 4 actes en vers, précédée d'une notice biographique. Marseille, la Cigale, 1912. Gaston Beltrame : *Gaspard de Besse* « spectacle-chansons, texte en occitan et en français ». 1970.

Film : *Gaspard de Besse*. Réalisation : André Hugon, dialogues : Carlo Rim, avec Raimu dans le rôle de Sanplan, 1935.

2. Et qui au fond faisaient partie de son industrie, car si les marchandises et les voyageurs ne circulaient plus, le brigandage n'avait plus de raison d'être. Cf. par ailleurs la déposition significative d'un voiturier de Saint-Maximin (*Copie de la procédure instruite contre les prévenus de brigandage*, 1804) « Toute l'honnêteté qu'ils me firent, ce fut de me dire : Mets à l'écart tout ce qui t'appartient, nous ne voulons rien du tien ».

Du bandit de grand chemin, on admire le courage physique, les qualités de chef, avec une secrète jalousie pour celui qui a osé rompre avec l'ordre social. Ajoutons, pour des paysans habitués à gagner durement leur vie, le mirage que représente une richesse facilement acquise.

En fait, on constate que le bandit sympathique obéit à une bonne part des normes de la société provençale du temps, en particulier le respect des femmes³. Mais sa punition, au XVII^e et XVIII^e siècle, est juste, car le crime doit être expié. C'est d'ailleurs le dernier acte d'une destinée stéréotypée : la mort courageuse clôt une existence de brigand et rétablit l'équilibre de la société. Et c'est à la crânerie de Gaspard de Besse marchant vers l'échafaud dans les rues d'Aix qu'on doit sans doute la naissance de sa légende.

D'autres traits viendront s'ajouter au personnage, en particulier la séduction bien connue que l'aventurier, le brigand exceptionnel, exerce auprès des femmes. Tous les romans consacrés à Gaspard insistent sur cette caractéristique, faisant osciller le personnage d'un romantisme transi à un libertinage sans scrupules.

Enfin l'idéologie du temps s'empare de ce héros sous la plume de Jean Aicard, qui transforme Gaspard de Besse en révolté contre l'Ancien Régime et en prophète de la Révolution française. Il ne s'attaque qu'aux privilégiés, rend sa propre justice – bien supérieure à celle du Parlement ! – cite Voltaire et Diderot, annonce à tous une société sans classes et sans abus. Voici un extrait typique d'une de ses harangues :

« Quant à moi, je ne veux être ni le chef d'une bande de malfaiteurs, ni le gardien d'un troupeau soumis (...) Ce que j'attends de vous, c'est que vous vous considérez et respectiez comme une partie détachée du peuple, pour représenter audacieusement le vœu secret du peuple tout entier, du peuple qui, encore trop timide, espère en votre audace ».

Gaspard est, comme le dit Aicard dans son sous-titre, « un bandit à la française », c'est-à-dire pour lui un exemple des vertus et des défauts du « peuple républicain » dont il s'est voulu le chantre officiel sous la III^e République⁴.

Le brigandage légitimiste

Les scènes de violence de la contre-révolution et de la Terreur blanche ont aussi fourni aux auteurs – et aux illustrateurs – une matière assez consistante ; certaines d'entre elles sont même devenues des lieux communs, sujets à variations romanesques ou iconographiques. Tels sont par exemple

3. Cf. l'épisode maintes fois reproduit de Gaspard abattant un de ses hommes parce qu'il avait voulu couper un doigt pour s'emparer d'une bague précieuse – et le tableau de Granet le montrant rendant un bijou à une belle aristocrate au cours d'une embuscade.

4. Veine encore plus largement exploitée dans *Maurin des Maures et Arlette des Mayons* « roman de la terre et de l'école ».

les exploits de la bande de Trestaillons dans la région nimoise, ou l'assassinat du Maréchal Brune par les portefaix d'Avignon (une scène qui donna naissance à une profusion de gravures bonapartistes participant à la propagande anti-royaliste dans la France entière).

Souvent ces faits, plus ou moins remodelés par la mémoire populaire, peuvent offrir prétexte au pamphlet politique : en « retournant » les accusations de sauvagerie, certains auteurs républicains montreront que les vrais sanguinaires ne sont point les Révolutionnaires, mais la « canaille » des villes du Midi, arborant la cocarde blanche.

De cette veine, on peut citer la pièce de Joseph Méry : *Une nuit du Midi*, mélodrame historique dont l'action se situe à Marseille en 1815, au moment des troubles qui accompagnèrent la chute de l'Empire. Il y met en scène le lâche assassinat d'un vieillard, ancien Jacobin, dont les conjurés royalistes ont prémédité la mort. L'occasion était belle, pour le jeune républicain qu'était Méry, de régler ses comptes avec le milieu royaliste de Marseille. Sa description insiste avec cruauté sur l'inquiétant mélange qu'y forment les attentistes et les fanatiques, les lâches et les têtes brûlées, tous dominés d'ailleurs par une bande de prêtres ignorants (« oracles de sacristie »), colportant rumeurs et superstitions puériles dans les salons légitimistes⁵.

Mais, malgré les clivages politiques qui marquent encore l'exploitation de ce fonds historique, il faut reconnaître que les conjurés royalistes en Provence ont très fréquemment suscité la sympathie, car la révolte contre l'ordre établi, surtout lorsqu'elle s'accompagne de noblesse et de désespoir, ne peut que séduire le lecteur quelque peu romanesque.

De plus (et c'est un nouvel exemple de l'opposition ville-campagne) on observe la différence de traitement entre la violence urbaine, « fureur populaire » qui provoque l'horreur, et l'insurrection paysanne, qui, parce que villageois et paysans sont en quelque sorte plus proches de la nature, demeure toujours attirante. Le sang sur le pavé est sans doute plus laid que le sang sur la mousse !

Ce goût pour les conspirateurs ruraux fit le succès de bien des romans historiques. On connaît, pour notre région, les *Compagnons de Jébu*, roman qui commence à Avignon, mais que le fantasme Dumas déplaça bien vite vers les milieux parisiens, et la *Fin du marquisat d'Aurel* d'Henry de la Madelène. Preuve évidente de leur caractère populaire, ces deux œuvres ont été tournées en feuilleton pour la télévision⁶.

Mais ce cadre a tenté également les deux grands auteurs de notre Haute-Provence : Paul Arène et Jean Giono. Exemple parfait de

5. Méry : *Une nuit du Midi*, Paris, libr. nouvelle, 1855.

6. *Les compagnons de Jébu*, d'après Alexandre Dumas, coprod. ORTF-Pathé, en 13 épisodes hebdomadaires, Antenne 2, 26 mai 1972 ; *La fin du marquisat d'Aurel*, d'après Henry de la Madelène, en 4 épisodes, Antenne 2, 2 mai 1980.

reconstitution d'un moment historique est sans doute la simple nouvelle d'Arène : *l'Arrestation du trésor*, avec sa mise en scène pathétique et son évocation fidèle d'une atmosphère, le tout avec l'extrême économie de moyens du plus grand peut-être de nos conteurs.

Quant à Giono (*Les Récits de la demi-brigade*), remarquons simplement l'originalité qui consiste à donner la parole au chef de la compagnie de gendarmerie, ce qui lui permet de ne faire transparaître sa sympathie qu'à travers le regard d'un témoin présenté comme objectif.

Les avantages de ce cadre sont évidents : une période où la sanction de la Loi s'est affaiblie, où la vengeance est possible, avec un mélange de noblesse et de crapulerie lié au goût de la conspiration dans ces petits châteaux et bastides isolés. Enfin ces « compagnons » sont des bandits qui revendiquent une certaine élégance physique et morale, sans toujours éviter les salissures de la criminalité, ce qui provoque un conflit moral.

Mais nous quittons là la littérature réellement populaire...

Les complaintes

Vrai genre populaire, elles, les complaintes ont connu un succès considérable pendant un siècle, de 1820 à 1910 environ, date à laquelle le journal et la radio les ont définitivement éliminées.

Le colportage des complaintes est une véritable petite industrie qui se pratique de la façon suivante. Un auteur plus ou moins lettré choisit un sujet dans l'actualité, rédige un titre, un texte, une chanson, y joint une gravure, et fait imprimer le tout à bon marché sur une feuille volante. Après quoi il prend la route et s'installe sur les places publiques, où il suspend des panneaux peints à la main, représentant les différentes scènes du fait-divers qu'il va exploiter.

Lorsque le public est suffisamment nombreux, il « crie » son titre et se met à chanter sa complainte, tout en indiquant à l'aide d'une baguette les scènes qui se rapportent à chaque couplet, tandis que sa femme ou sa fille passent au milieu des spectateurs pour vendre la feuille imprimée ⁷.

Il y eut des centaines et des centaines de complaintes (ou de « canards » comme on disait à Paris), et leurs sujets sont variés ; ils sont le plus souvent consacrés aux faits-divers exceptionnels (catastrophes, victoires militaires), mais leur sujet de prédilection est l'affaire criminelle de cour d'Assises.

La feuille de complainte est d'un formalisme absolu. Dans son plan et sa composition d'abord : un titre et des sous-titres utilisant des techniques journalistiques éprouvées, l'« accroche » du public se faisant à l'aide de qualificatifs amplificateurs. Le crime est « épouvantable », les détails

7. Cette scène de rue a été illustrée de façon truculente par le toulonnais La Sinsò dans une de ses *Scènes de la vie provençale*.

« horribles », la victime « touchante », les tourments « inouïs », les circonstances « émouvantes », les suites « effrayantes ».

Le récit est la partie la moins originale ; il se borne souvent à recopier un compte rendu d'audience paru dans la presse, et s'accompagne d'une gravure représentant généralement le criminel en train d'achever ses victimes.

La complainte elle-même, qui le plus souvent est en langue provençale, mérite plus d'attention. Elle se propose, couplet par couplet, de retracer les étapes de l'affaire, et là encore selon un plan immuable : le crime - l'enquête - l'arrestation - le jugement - l'exécution. Le dernier couplet étant en général une affirmation que la morale est satisfaite et une mise en garde adressée aux jeunes contre les mauvaises fréquentations et la débauche.

Ici, ce n'est pas la personnalité du criminel qui est le centre d'intérêt, c'est le *crime lui-même*, dont l'évocation est « savoureuse » pour le public. L'auteur y trouve même un double bénéfice, puisqu'après avoir raconté le crime, il raconte l'exécution qui clôt l'affaire, récit qui « remplace » la vision personnelle de la scène ⁸.

*Vaqui donnc leis nouns estrangi
Que figuroun oou prouçès,
Ben burous dins quèou melangi
De pas l'y veire un Français.
Aro voou vous dire en masso
Leis vols, leis assassinats
La couquinariè, l'ouudaço
D'aquelles marris fenats ⁹.*

Cet exorde de complainte est l'occasion d'observer que le bandit extérieur au groupe – le criminel étranger – n'a pas à attendre de circonstances atténuantes de la part du public ¹⁰. Par ailleurs cette tendance à rechercher l'horreur existe à la même époque au théâtre : l'apogée de la complainte coïncide avec la grande époque du mélodrame.

Certes les textes paraissent maladroits et sans valeur, mais à y regarder de plus près, ils font preuve de ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui un « impact » dans la communication, avec un choix d'images violentes correspondant aux fantasmes latents des individus. A ce titre, on peut dire que le « canard » survit dans la presse à sensation et certaines images de la télévision.

8. Faut-il rappeler que l'exécution capitale est le spectacle populaire par excellence, d'autant plus apprécié qu'il est exceptionnel ?

9. *L'affaire des diligences*, détails émouvants, récit de l'exécution, complainte. Cahier de 14 p. Marseille, Arnaud, [1867].

10. Il s'agit ici d'Italiens.

LE DRAME du PLAN-la-TOUR

Le crime est un
drame de famille.
Le Catalchu.
Des êtres humains
qui sont des brutes.
Découverte d'un cadavre.
Un deuxième cadavre.
La sauvagerie
d'une belle-mère.



A mort ! A mort !
Le mas du Mari-Valat.
Les vœux.
Le Catalchu et son plus
jeune fils aient le crime.
Lâcheté inconsciente d'une
jeune femme.
Justice ! Justice ! Justice !

DOUBLE ASSASSINAT

Un beau dimanche, par un temps de pluie et d'orage, le 15 mai 1884, vers dix heures du matin, un homme, vêtu d'un habit gris, d'un gilet bleu et d'un pantalon noir, se promenait tranquillement dans le jardin de son habitation, située au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

La découverte du crime

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, département de l'Aude, se promenant tranquillement dans le jardin de son habitation, située au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, aperçut, à dix heures du matin, un cadavre étendu sur le sol, dans le jardin de son habitation, située au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

La ferme des Galets

C'est au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, que se trouve la ferme des Galets, appartenant à M. JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Haine de famille

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a une haine profonde pour son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Circumstances du drame

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

La scène du crime

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Déclaration capitale

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le Catalchu

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le mari-Valat

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Vengeance. — Les châtiments.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Dynastie

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Justice ?

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le Drame de Plan-la-Tour

Un beau dimanche, par un temps de pluie et d'orage, le 15 mai 1884, vers dix heures du matin, un homme, vêtu d'un habit gris, d'un gilet bleu et d'un pantalon noir, se promenait tranquillement dans le jardin de son habitation, située au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le nommé JACQUES, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude, a été découvert par son beau-frère, M. MARI-VALAT, âgé de trente ans, habitant au mas de Plan-la-Tour, commune de Plan-la-Tour, département de l'Aude.

Le bohémien au théâtre

Le théâtre provençal possède un brigand bien à lui : c'est le bohémien – lou bôumian – des pastorales et des mélodrames. Plus de 50 % des pièces du répertoire traditionnel de Noël présentent ce personnage ¹¹, utile autant au pittoresque (ses manières et son costume tranchent sur le monde paysan où il est placé), qu'à la morale de ce genre (la pièce se termine sur son châtement ou sa conversion devant la crèche).

Mais si l'on observe un siècle de créations de pastorales (1830-1930), on constate que l'évolution historique du personnage est remarquable : du gitan chapardeur, le portrait du bohémien s'assombrit régulièrement pour devenir l'ennemi des lois et l'ennemi de Dieu, un dangereux anarchiste.

Au début du XIX^e siècle, le bohémien n'est qu'un asocial vivant de menus chapardages, diseur de bonne aventure, vagabond épris seulement de liberté. Cette image « classique » représente visiblement la crainte de la maraude dans le monde paysan.

*Abiten li mountagno
 Ravagen li campagno
 Coucben dins li baragno
 De pertout, de pertout rapugan
 E quand l'oumbra retourno
 E que la niva s'assourno
 Alors de la cafourno
 Pareisson li bôumian
 Nautre, nautre sian li bôumian* ¹².

Dans les œuvres anciennes (les crèches mécaniques de la Restauration en particulier), on a souvent affaire à un couple ou à une famille de bohémiens, attachés à leurs activités « traditionnelles », la rapine et la bonne aventure, élément qui pourrait passer pour réaliste. Mais, même inoffensifs, on précise qu'ils vivent la nuit et habitent une « caverne », ce qui renforce le caractère mystérieux et quasi « chthonien » de ces personnages en rapport avec les forces obscures.

Puis peu à peu, à partir du II^e Empire, – alors que l'image classique se maintient dans de nombreuses œuvres – on voit apparaître parallèlement un personnage beaucoup plus inquiétant : un véritable criminel, cynique et blasphémateur. Les bohémiennes disparaissent, il n'y a plus qu'une bande de malfaiteurs exclusivement masculins durement menés par leur chef. Souvent l'intrigue de la pièce se bâtit autour d'un crime du bohémien ou d'un complot contre la Sainte-Famille.

11. Cf. notre *Inventaire bibliographique des pastorales théâtrales en Provence*. Editions du CNRS, 1984.

12. *Riboun*, pastouralo opera-comique en 5 acte di fraire Perret.

Puis, à partir des années 1880 – et peut-être en relation avec la vague anarchiste et l'immigration italienne en Provence – le bohémien reflète la peur de l'étranger dont l'image est liée à la criminalité violente. Il devient voleur d'enfant, assassin, incendiaire ; on commence à lui prêter un langage révolutionnaire :

*I'a ni mau, ni vertu, ni pecat ; e lou bèn
Es so que fai plesi. Aussi tant que poudèn
Fau se gava d'ounour, de joïo e de bèn-estre,
E lou crida bèn-aut qu'aven ni Dièu ni mestre*¹³.

De plus en plus souvent il passe un pacte avec le Diable pour combattre la religion, et tente de corrompre les jeunes bergers en leur promettant l'argent, le pouvoir, les plaisirs, pour les attirer dans le camp du Mal :

*Dieou que la vido es courto e que vouu ben miès rire,
En plaço de garda, comme tu, lei troupeou (...)
Tei paren ? paour'enfan ! cercoun qu'a t'esplouta,
Lei nourricié fan ren ! pren leou ta liberta*¹⁴.

Fait significatif, le costume de scène du bohémien évolue simultanément. Au début tsigane affublé d'oripeaux, il adopte peu à peu le costume du brigand italien tel qu'on le représentait sur les gravures, avant de s'identifier presque totalement au Diable : costume rouge et noir, plume au chapeau, entrée au milieu d'une flamme de bengale¹⁵.

Au terme de son évolution, on peut dire que le bohémien a accumulé les caractéristique de l'asocial, de l'étranger, de l'anarchiste, cibles des groupes catholiques « blancs » de la région provençale.

Du nervi au roman policier

Il faudrait pousser plus loin et parler des œuvres inspirées par le brigandage jusqu'à nos jours, mais cela mériterait une étude particulière que nous espérons pouvoir mener un jour¹⁶.

Formulons quelques remarques cependant. A la grande époque du roman, les héros exceptionnels disparaissent, et les œuvres ne sont plus construites autour d'une personnalité forte, bravant ouvertement la loi ; la délinquance devient un phénomène social ordinaire, et l'action comme la

13. Abbé Gabriel Pinet : *Lou Prondigue*. Avignon, 1934.

14. J.F. Audibert : *La neissenço diou Crist*. Marseille, 1896.

15. Une évolution identique s'observe dans les illustrations des romans et des composites. Au XVIII^e siècle, le brigand est manifestement un soldat déserteur, qui a conservé une partie de son uniforme et l'a surchargé d'armes et d'accessoires nouveaux. Au XIX^e, cette image fait place au stéréotype du bandit « à l'italienne » : chapeau pointu avec une plume, cape, guêtres avec lacets croisés, poignard passé dans la ceinture, etc.

16. Cf. notre *Bibliographie des romans situés en Provence*, en préparation.

psychologie des romans y perdent beaucoup. Marseille et Toulon, les deux grandes villes cosmopolites de la Provence, deviennent surtout un cadre dans lequel s'insère un récit.

Après Bénédict, qui impose le personnage du nervi, mais qui nous semble bien pâle aujourd'hui, s'effectue la transition vers le roman d'atmosphère. Quelques titres d'ouvrages qui ont pris Marseille pour cadre suffiront pour retracer cette évolution : *les Mystères de Marseille* – *le Forcat des Catalans* – *les Petits mystères du Jarret* – *les Drames du Vieux-Port* – *le Crime de la rue Pisançon* – *l'Assassin de la rue de l'Ebelle* – *le Mort de la Canebière* – *A l'ombre de la cagoule, roman marseillais* – *Arthur, nervi de Marseille* – *la Bande à Becchini, ou l'homme qui assassina M. Martin* – *Rue des Chapeliers ou amour, cagoule et swing*.

Après une série de romans inspirés des principes d'Eugène Sue (la criminalité est fille de la misère), apparaît donc de plus en plus la dénonciation de la pègre d'origine étrangère, organisation secrète régnant sur la ville, ce qui accentue l'image dévalorisante de Marseille, pas encore estompée, hélas, de nos jours. Puis c'est dans l'entre-deux-guerres la grande époque du cinéma et du roman policier utilisant le décor des bas quartiers et des bars à matelots. Mais il faut bien avouer que dans cette importante production, aucune œuvre n'a réussi à imposer une vision réaliste des villes provençales qui soit autre chose qu'un décor ou une simple couleur locale.

C'est donc souligner une évidence que de rappeler l'attrance du public populaire pour le fait-divers de grande criminalité. L'atrocité ou le nombre des crimes fournit à l'auteur populaire un sujet exceptionnel à plusieurs titres : c'est une histoire vraie qui est aux frontières du vraisemblable, le procès d'Assises est en lui-même une tragédie vécue, l'exécution du criminel permet de redoubler le récit d'horreur tout en sauvegardant la morale.

Mais tandis que le criminel « d'occasion » est souvent noirci volontairement pour augmenter l'intérêt du public pour des actes hors du commun, le bandit « professionnel » de haute volée bénéficie plus souvent d'une indulgence ou d'une pitié calculée – sauf s'il s'agit d'un étranger, comme nous l'avons vu.

Or, malgré ce traitement que l'auteur fait subir à la réalité, les personnages demeurent des stéréotypes, au destin simple, commandé par une sorte de fatalité. Et ce n'est qu'en quittant la littérature populaire pour des auteurs de qualité que nous voyons les brigands atteindre à une vie psychologique indépendante.

Après ces quelques observations sur la thématique des auteurs provençaux, il faut aussi noter les absences qui peuvent être significatives. Très peu d'œuvres – Hugo mis à part ! – prennent pour cadre le bague de Toulon, dont l'existence en Provence est comme occultée. D'autre part, le personnage du révolté solitaire ou du délinquant par goût de la violence pure

n'apparaît nulle part dans les œuvres provençales : confirmation que le romantisme n'est pas passé dans nos régions du Midi.

De ce qui est dit, de ce qui est tu, de ce qui est modifié, nous vient l'ombre de la réalité : le témoignage d'une attitude complexe face à l'ordre social, faite-du désir de voir punir celui qui le trouble, comme de l'éternelle fascination pour la transgression.

Albert GIRAUD.